



1. UN DAUPHIN FEMELLE transporte le corps sans vie de son petit sur sa nageoire dorsale, au large de Dana Point, en Californie.

Goodall raconte la lente agonie du jeune chimpanzé Flint, mort de tristesse quelques semaines après le décès de Flo, sa mère. Au Kenya, Cynthia Moss décrit comment les éléphants entourent leurs compagnons sur le point de mourir et palpent leur dépouille. C'est ainsi que les biologistes de terrain et les anthropologues ont commencé à s'interroger sur l'existence du deuil chez les animaux – d'un chagrin lié à la mort d'un proche.

Pour étudier ce phénomène, les scientifiques ont besoin d'une définition qui le différencie des autres émotions. Considérer le deuil comme une réaction animale face à la mort n'est pas assez restrictif : cette formule englobe tout comportement lié à la disparition d'un compagnon. Des conditions supplémentaires sont nécessaires. D'une part, deux animaux (ou plus) doivent avoir choisi d'être ensemble pour d'autres raisons que celles liées à leur survie (se nourrir et se reproduire). D'autre part, lorsque l'un meurt, le comportement routinier du survivant doit s'en trouver altéré : il passera peut-être moins de temps à manger, à dormir, adoptera une posture ou des expressions faciales indiquant qu'il est déprimé ou perturbé. Ou tout simplement, il aura l'air en mauvaise santé. De plus, il s'agit de différencier chagrin et tristesse : un animal ayant du chagrin doit être bouleversé plus profondément et sans doute aussi plus longtemps.

Cette approche bipartite du deuil animal est cependant imparfaite. Comment évaluer de façon rigoureuse ce que signifie être «bouleversé plus profondément»? En outre, le critère d'évaluation du chagrin varie-t-il d'une espèce à l'autre? Et si, chez certaines espèces, la douleur prenait des formes que

les humains ne perçoivent pas comme des signes de deuil? À ce jour, les données dont disposent les scientifiques sont insuffisantes. De plus, il est difficile de savoir si les mères et autres proches apportant nourriture et protection à des petits remplissent les premières conditions de la définition, puisque leur comportement répond à l'instinct de survie. Pourtant, ils sont susceptibles d'être les premiers à ressentir de la douleur quand les petits disparaîtront.

Les études futures sur le deuil animal aideront à préciser cette définition. Pour l'heure, elle offre un premier cadre pour évaluer les réactions comportementales des animaux face à la mort de leurs proches. Par exemple, les mères de babouins et de chimpanzés vivant à l'état sauvage en Afrique portent parfois leur petit, mort, pendant des jours, des semaines, voire plusieurs mois. À première vue, ce comportement s'apparente au deuil. Mais elles ne montrent aucun signe flagrant d'agitation ou de détresse, et leur comportement routinier n'est pas altéré – elles s'accouplent, par exemple. On ne peut donc parler de deuil.

■ L'AUTEUR



Barbara KING est professeur d'anthropologie au *College of William and Mary*, en Virginie, aux États-Unis.

■ BIBLIOGRAPHIE

M. Bekoff, *Les émotions des animaux*, Payot et Rivages, 2013.

B. J. King, *How Animals Grieve*, University of Chicago Press, 2013.

Éléphants, dauphins, girafes...

Un grand nombre d'espèces ont néanmoins des comportements correspondant à la définition bipartite du deuil. En 2003, Iain Douglas-Hamilton, fondateur de l'association *Save the Elephants*, et son équipe ont observé, dans la réserve nationale de Samburu, au Kenya, la réaction d'éléphants lors de la mort de la matriarche d'un groupe, Eleanor. Lorsque l'éléphante s'est effondrée, la matriarche d'un autre groupe, Grace, s'est immédiatement approchée, la soutenant de ses défenses tandis qu'elle se relevait. Quand Eleanor s'est de nouveau écroulée, Grace est restée à ses côtés, poussant son corps pendant au moins une heure, alors que le groupe d'Eleanor s'était remis en route. Puis Eleanor est morte. Au cours de la semaine suivante, les femelles de cinq groupes d'éléphants, y compris celui d'Eleanor, ont manifesté de l'intérêt pour la dépouille de leur congénère. Certaines tiraient sur le corps, le poussant de la trompe ou de la patte, ou se balançant d'avant en arrière, appuyées contre la dépouille.

Les cétacés sauvages semblent avoir une réaction collective similaire. En 2001, aux îles Canaries, Fabian Ritter, de l'organisation *Mammal Encounters Education Research*, a